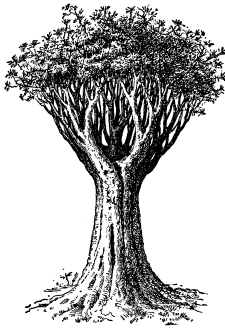


BRÛLONS TOUS CES PUNKS
POUR L'AMOUR DES ELFES



JULIEN CAMPREDON

BRÛLONS
TOUS CES PUNKS
POUR L'AMOUR
DES ELFES

nouvelles

MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE

Ce livre a été écrit par Julien Campredon,
puis édité par Dominique Bordes.

Une partie des nouvelles publiées dans ce recueil a déjà fait l'objet d'éditions : quatre sont parues dans des anthologies de nouvelles chez le même éditeur (nous vous laissons deviner lesquelles) et « Heureux comme un samoyède » est parue dans la revue *Brève* n°72 aux éditions de l'Atelier du Gué en 2004.

*Les illustrations qui émaillent l'ouvrage sont tirées
d'une très vieille édition d'une encyclopédie.*

La couverture de ce livre a été imprimée
sur les presses de Print System à Bègles.

I S B N 2 9 5 2 2 0 8 1 4 X

© JULIEN CAMPREDON, 2006

© ÉDITIONS MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, TOULOUSE 2006

Dépôt légal : décembre 2006



MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE
www.monsieur-toussaint-louverture.net
26, rue de l'Étoile
Toulouse

HEUREUX
COMME UN
SAMOYÈDE



« YOURTE ou iourte [jurt]. n.f. (1845; jurte, 1765 ; du russe jorta). Tente de peau des nomades de l'Asie centrale. Hutte conique des Kirghizes, des Samoyèdes. »

*Petit Robert dictionnaire
de la langue française 1, Paris, 1988.*

DES ROMANS ? Non. Des nouvelles, pas plus. Non, moi, je lis dans les culottes des filles... Oh, je vois bien votre regard réprobateur. Je suis un érotomane, un pervers : un artiste ! Oui, peut-être. Il faut se mettre à ma place, je les flaire ainsi non pas par plaisir, mais bien parce que je suis sur une piste, je cherche ma yourte.

Je comprends bien que vous, non, vous ne me comprenez pas. Tout a commencé avec l'adolescence, les boutons et l'envie de savoir, ou plutôt, de voir.

Ce qu'il y avait sous les jupes des filles, je l'imaginai à peu près : non pas un bouquet de violettes, mais une vulve velue que l'on caresserait comme une chatte.

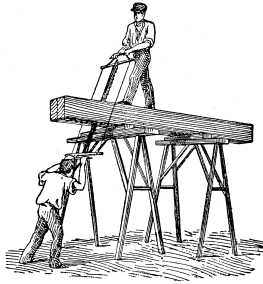
Je me doutais que la culotte de coton serait un obstacle, ce qui ne m'empêchait pas de penser que, lorsque l'on parvenait sous la jupe, la bande de tissu serait facile à contourner. Je pris conscience de ma candeur lors d'un mariage au cours duquel, m'étant glissé sous la table de banquet, je pus m'introduire sous ma première jupe. Évidemment, vous vous en doutez, la place était déjà prise par un type qui portait la moustache. Moi aussi, après, je me suis laissé pousser la moustache — ça n'a servi à rien, moustache ou pas, à chaque fois un type m'avait précédé sous la jupe convoitée.

Pensant que l'ivresse me rendrait les jupes d'accès facile, je n'avais opéré que par jour de fête ; instruit par plusieurs années d'échecs, je changeai de stratégie. C'est après avoir entendu parler d'une veuve de marin que je décidai de troquer cette ivresse contre la tristesse.

Depuis deux ans, qu'il vente ou qu'il pleuve, debout telle une statue vissée sur la jetée de Saint-Pierre, c'est sans répit que cette femme éplorée attendait le retour de son naufragé, un sac à main en bandoulière. A priori, me suis-je dit, elle serait trop à son deuil pour me déloger et, cette fois-ci, je ne craignais pas la concurrence, car je ne connaissais personne d'assez décidé pour tenter l'aventure.

Pour constater l'absence au monde de la femme du marin, j'ai fait un repérage des plus discrets, passant de longues heures à tourner en canot autour de la jetée immobile. Professionnel à l'extrême, je suis même venu faire semblant de pêcher à ses côtés pendant des jours afin

LES SECRETS
DE MA CUISINE



UN JOUR L'ERMITE est arrivé sur le causse, à l'endroit le plus isolé, là où ne pousse que de la caillasse. La rumeur le présenta comme un citadin, un de ces « retours à la terre » qui s'installent dans les vieilles pierres et plantent des kiwis le week-end. Et, à ce que l'arbre m'a raconté, l'homme y aurait remonté un ancien abri de berger aux lauzes effondrées ; en tout cas, il s'y serait enterré, au sens propre comme au figuré.

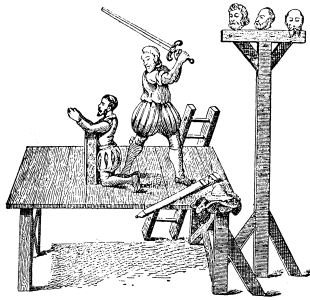
Pour ma part, je n'ai découvert l'endroit qu'à l'époque où, doctorant en biologie végétale à l'INRA, je terminais ma thèse sur le vieillissement des arbres. Cette recherche nécessitait une série d'études comparatives sur des échantillons de vieux spécimens isolés et — mon amoureuse travaillant à Montpellier — c'était en solitaire que toute la semaine je sillonnais les causses à la recherche des plus vieux troncs. Le week-end, nous nous retrouvions, et je poursuivais ma collecte à la demande de mon amie dont

l'épanouissement intérieur passait, curieusement, par d'épuisantes randonnées pédestres. Poussée par sa lubie, c'est elle qui m'emmena explorer un causse caillouteux que je n'aurais jamais songé inspecter.

Un dimanche, nous partîmes en voiture afin de nous perdre au plus profond du désert français. Là, arrivés à la fin de la route, chaussures aux pieds nous nous élançâmes dans un clapas hérissé de chênes verts. Nous étions en sac à dos, camembert, talon de jambon de pays et pain de mie : sains et heureux, nous marchions à l'instinct en traversant de notre pas décidé un plateau aride. Après deux heures de marche, nous avons pénétré un secteur fui par la végétation. Seules des feuilles de houx venaient nous griffer les mollets quand, au détour d'un dénivellement, il nous apparut. De taille moyenne et le tronc ventru, il ressemblait de loin à un gros homme arborescent en pantalon de velours ligueux, de ceux qui parlent d'un air satisfait les mains dans les poches, une paire de sourcils touffus ombrageant leurs yeux malades. Macabre. Je pressentis vite que cet arbre était de ces ogres qui prennent racine et que l'on ne peut facilement abattre, impression désagréable.

Lorsque mon urine se répandit sur la terre assoiffée, je perçus une réaction hostile, comme si l'arbre réprouvait ce crime de lèse-majesté, on aurait dit que j'avais pissé sur le « Vieux Saule » de Tolkien. Je me rebraguettai, vite opérai un prélèvement sur le chêne acariâtre, puis je rejoignis ma promesse pour partager le pique-nique

BRÛLONS
TOUS CES PUNKS
POUR L'AMOUR
DES ELFES



AUJOURD’HUI, le plus curieux, c’est que — même ma promotion — tout m’indiffère.

Je n’aime pas l’hiver. Du coup, je préfère prendre mes vacances en été et donc, désireux de fouler de belles moquettes, j’ai suivi à partir de décembre dernier un stage dans un service de direction de la Culture.

Souvent j’essaie d’expliquer, on ne comprend pas, que pour moi les gens qui vivent dans ces services sont ce que j’appelle des elfes : race supérieure ou élite sirupeuse qui boit du champagne et de la musique de chambre. Faire ça, *elfe*, ça me plaisait, alors que par exemple notaire non, trop compliqué, il aurait fallu calculer des dévolutions légales ; et en même temps, punk, non plus : on vomit trop. Je rêvais d’un entre-deux, être artiste ou quelque chose d’aérien, directeur culturel par exemple, et c’est ainsi qu’après avoir commencé un stage dans l’événementiel,

j'ai été amené à découvrir plusieurs postes, des plus aux moins qualifiés. En janvier, je fus affecté à la surveillance nocturne du musée des Carmélites, institution qui propose, en plus de l'exposition de son fonds permanent, les mardis soirs, concert de musique Renaissance, les jeudis à dix-neuf heures, concert d'orgue. J'avais déjà assisté à un concert là-bas. L'an passé peut-être, du haut d'un superbe perron de pierre blanche, un employé du genre italien jovial avait maintenu ouverte la lourde porte de chêne tandis que les visiteurs, tous notables délicieux issus du milieu culturel, avaient passé le sas en verre et s'en étaient allés flotter vers le grand hall. Là, tout ce beau monde avait resplendi des mille feux de ses diamants et autres soieries, au point de prendre des allures de train féérique. Dans mon souvenir, ils ne marchaient plus : ils glissaient ne laissant dans leur sillage que la réminiscence des effluves les plus coûteux, et cette nuit là, petit elfe, j'avais été entraîné pareil à une plume dans ce courant diaphane ventilé par les créatures exquises.

C'est la tête pleine de ce souvenir heureux, et des ailes me poussant déjà dans le dos, qu'un soir, je me présentai sifflotant à 20 heures 12 sur le perron du musée.

— Le mot de passe !

— Détendez-vous les gars, je suis le nouveau veilleur de nuit.

La porte s'ouvrit silencieusement sur ses gonds impeccablement huilés. Un homme sec en tenue militaire un peu désuète — il portait un short anglais — me faisait face les

TABLE

—

- 7 . Note de l'éditeur
- 25 . *Heureux comme un samoyède*
- 33 . *Les secrets de ma cuisine*
- 44 . *Tornar a l'ostal ou Les mémoires d'un revenant*
- 55 . *Brûlons tous ces punks pour l'amour des elfes*
- 73 . *Jean-François Cérious ne répond plus*
- 89 . *L'angoisse de la feuille de vigne*
- 103 . *La branleuse espagnole*
- 115 . *Avant Cuba !*
- 133 . *Le lièvre, l'olivier et le représentant en ronds-points*
- 143 . *De l'homme idéal de ma femme, d'elle et de ma maîtresse*
- 159 . *Six mois avec l'énigmatique étrangère triste*
- 177 . *La trace du calamar*
- 185 . Remerciements
- 187 . Note de l'auteur

CE LIVRE

a été achevé d'imprimer en France
sur les presses de France Quercy à Mercuès
dans le Lot (46090) et achevé de façonner
au même endroit.

LE PAPIER

de couverture est de l'*Inuit Origin Blanc
Blizzard* 300 gr. d'une épaisseur de 375 microns,
d'une main de 3,75 et d'une rugosité (Bendsten)
de 400 ml/min. Le papier intérieur
est du *Munken Print Cream*
90 gr., main de 1,8.

LES POLICES

utilisées sont du *Lynotype Garamond*
(en majorité), du *Mrs Eaves* et du *Filosofia*
(en minorité).

L'OUVRAGE

mesure 140 mm de largeur sur 205 mm
de hauteur. Le dos mesure 17 mm.
Les rabats font 100 mm.

LA TECHNIQUE UTILISÉE

pour obtenir un tel résultat de couverture s'appelle
le foulage et consiste à presser une forme dure
sur le papier (le plus fort possible).